

Les images de Monique Jacot, vues par Ruth Dreifuss, syndicaliste

Autor(en): **Dreifuss, Ruth**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **36 (1999)**

Heft 1395

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1014755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ouvrière et la photographe

Le musée de l'Elysée présente L'Usine au féminin. À voir jusqu'au 5 septembre

MONIQUE JACOT AVAIT consacré un reportage photographique remarquable aux paysannes (*Femmes de la terre*, 1989). Elle fixait des situations concrètes: beaucoup d'extérieurs parce que c'est la condition paysanne par définition, même si la femme participe moins qu'autrefois aux travaux des champs, mais en tout cas à l'arrachage des pommes de terre qui est, pour quelques jours, un «travail à la chaîne», elle restituait des gestes, variés, quotidiens: ceux de la tradition et de l'élevage, sans lyrisme folklorique, ceux des machines modernes, ceux de la convivialité. Ce rappel parce que Monique Jacot, après dix ans de travail, des centaines d'heures et des milliers de prises de vue, présente au Musée de l'Elysée son nouveau reportage consacré à l'ouvrière: *L'usine au féminin* (jusqu'au 5 septembre; à la plaquette de l'exposition Ruth Dreifuss a donné un texte personnel de grande sensibilité, dont nous publions un extrait ci-dessous). Paysanne, ouvrière, le

double volet de l'œuvre de Monique Jacot appelle une comparaison implicite qui éclaire la condition des femmes qui travaillent en usine.

L'ouvrière n'est pas chez elle; elle a un lieu de travail et subit un horaire contraignant que contrôle la pointeuse (par exemple celle qui, à peine son vélo calé sur sa béquille, court tout en enlevant son casque avant de pointer à la fabrique de cigares Villiger). Mais comment traduire son travail? Je sais les difficultés qu'a rencontrées Monique Jacot dans cette approche. Les gestes, presque toujours ceux des mains seules, les ouvrières sont des petites mains, ne sont pas spectaculaires; rien en soi de photogénique, de théâtral ou d'apitoyant. Mais de la juxtaposition des ateliers, de l'accumulation des prises de vue se dégage une impression forte, celle d'un travail aliénant, même s'il exige des dons d'habileté et de concentration. Car globalement le travail féminin en usine est dépersonnalisant, d'où l'importance de quelques revanches: une marque bien

à soi sur la place de travail, un arrangement décidé à plusieurs dans le local de presse, l'affirmation de sa féminité.

La réussite de Monique Jacot, il ne faut pas la chercher d'abord dans la photo réussie, parlante, la photo d'anthologie. Il y en a certes. Mais au-delà, c'est par une suite de séries d'images concordantes qu'elle crée cette atmosphère si caractéristique, ce manque d'air, c'est-à-dire de liberté. Ne cherchez pas un pamphlet, une mise en accusation! Seulement, patiemment vous est imposée une prise de conscience: celle d'une oppression.

Mais s'il fallait entre toutes choisir une photo illustrante, ce serait celle de l'atelier de l'usine Calida, à Sursee, Lucerne, vaste comme une manufacture d'autrefois; les postes de travail y sont nombreux, bien éclairés, et, vus en profondeur et en perspective, repérables par les chevelures des ouvrières, toutes d'un noir foncé, sans exception, signe lisible de la contribution des étrangères à notre prospérité dite helvétique. ag

Les images de Monique Jacot, vues par Ruth Dreifuss, syndicaliste

«**P**ARCOURANT LES ATELIERS, les magasins et les vestiaires, Monique Jacot a fixé sur la pellicule le courage et la précision du geste, les postures douloureuses et les regards vigilants, la coquetterie des unes permettant de sauvegarder le respect de soi et les gants de l'autre servant à en protéger l'intégrité physique.

Elle a photographié la routine, la concentration, l'aliénation... L'aliénation, ce mot du vocabulaire marxiste n'a pas été choisi pour signaler une analyse sociologique ou une référence idéologique. L'aliénation est ici ce statut d'étrangère dans un lieu où l'on passe le plus clair de son temps. Les photographies de Monique Jacot montrent bien que ces ouvrières ne sont pas chez elles, même si, bien timidement, elles s'efforcent de donner une minuscule empreinte personnelle à l'espace auquel elles sont confinées: une photo, une plante, une image pieuse. Elles doivent être là, elles ne peuvent s'en éloigner (même la pause les garde sur les lieux de

leur travail ou sur les marches de l'usine)... et, pourtant, leur présence n'est que tolérée. Elles ne le savent que trop et craignent le jour où la porte de l'usine ne s'ouvrirait plus pour elles, car leur existence dépend de ce lieu qui n'est pas le leur. Plus que jamais, cette angoisse les habite.

Monique Jacot a souffert de la comparaison entre les paysannes et les ouvrières: elles ont certes en commun de travailler dur et de concilier, du mieux qu'elles peuvent, les tâches productives et les responsabilités familiales. Elles partagent aussi l'expérience des fins de mois difficiles et se demandent si l'évolution économique ne condamne pas, à terme, leur activité professionnelle. Mais les paysannes l'ont invitée chez elles, il n'y avait pas de rupture entre le dedans et le dehors, entre la chambre et le champ. Elles n'ont demandé à personne le droit de se faire photographier et ont posé avec leurs enfants et leurs compagnons. Elles ont raconté leurs journées telles qu'elles les organisent:

journées longues, harassantes, mais dont elles étaient, malgré les contraintes d'un dur métier, les maîtresses. Les ouvrières, par contre, n'ont révélé que des bribes de leur vie au travail, car leur vie est coupée en deux. Rien sur leurs courses contre la montre pour faire les emplettes, s'occuper de leurs enfants, surveiller les devoirs, faire le ménage. Si Monique Jacot n'a pas choisi de présenter des vies entières, c'est parce que la rupture entre la vie privée et la vie professionnelle est trop profonde pour être surmontée. La face cachée de leur existence n'a pas droit de cité à l'usine. Ces photographies révèlent ainsi à la fois ce qui s'y voit et ce qui ne s'y voit pas... entre les deux, une fracture. ■

Ruth Dreifuss, conseillère fédérale, ancienne secrétaire de l'USS

L'extrait est tiré de *Cadences-L'usine au féminin*, texte de Maja Wicki, Edition Le Papier salé, Lausanne, 1999.